

plusieurs fois, matin et soir, ses cris dans cette direction, sans pouvoir constater qu'il ait passé la nuit à l'aire. Les aigles se voient assez souvent, mais pas journellement, au-dessus de la vallée.

Le seul rapace nocturne vu et entendu, fut la hulotte. La saison, évidemment, n'était pas très propice pour entendre d'autres espèces. Le grand-duc existe-t-il toujours ?

Parmi les faits intéressants, constatons le chant, très régulier matin et soir, de la bartavelle, dans le pierrier de gros blocs au-dessus de Montbas, jusqu'à fin septembre. Le 4 juin, deux individus traversaient devant nous, au vol, la route et grimpaient sur la pente au-dessus, peu avant la chapelle de St-Barthélemy.

La vipère aspic s'est montrée abondante, tant dans la forêt de pins de l'éboulement qu'à Montbas. Le 11 août, nous avons pu assister à la déglutition d'un campagnol (campagnol des neiges, d'après la couleur de la partie non encore avalée et la longueur de la queue). Cela se passait au haut de la forêt, au-dessus de Montbas. Après l'opération, la vipère se montra fort familière, s'approchant tout près de moi puis se chauffant au soleil sur l'épais branchage sec, à la base d'un jeune épicéa.

L'ABRICOT EN VALAIS

par Marguerite Chappot-Jeanneret

Selon « Le Confédéré » du 6 août 1958, le journal français « Express » publiait un article sur l'abricot du Valais. Nous en relevons quelques extraits, mais nous n'en connaissons pas l'auteur.

Il y a maintenant 120 ans (1838), un émigré français a planté en Valais le premier abricotier. Entre la révolution française et la guerre du Sonderbund, la Suisse vécut une période troublée. Le sang coula, hélas ! à plusieurs reprises, sur son sol. Entre la jeune et la vieille Suisse, de véritables batailles s'engagèrent, dans la haute vallée du Rhône. Pendant que beaucoup de valaisans guerroyaient, un homme planta dans la vallée le premier abricotier ; il s'appelait Gabriel Luizet. C'était un émigré français. Quels ennuis l'avaient chassé de son pays ? Nous ne le savons. Venu en Valais pour y trouver la paix, il y rencontra la guerre en ce printemps 1838. Luizet s'élève un peu au-dessus de la plaine, sur le coteau de Saxon. Il confie à ce sol qu'il ne connaît pas encore, un noyau d'abricot. Le germe pousse. L'arbre grandit. Cinq ans

plus tard, un fruit merveilleux mûrit, promesse d'innombrables autres fruits.

D'où venait ce noyau originel ? Ses plus lointains ancêtres devaient être chinois, depuis le Turkestan jusqu'à la Mandchourie. Conquis par les qualités de ce fruit, des voyageurs l'introduisirent en Arménie ; d'où son nom « *Prunus Armeniaca* ». Il s'y plut, comme il allait se plaire en Valais, car se sont deux vallées assez semblables, chaudes, venteuses sur les pentes et si sèches qu'elles doivent être irriguées. Les Romains à leur tour s'emballèrent pour l'abricot et lui donnèrent à conquérir l'Italie. Mais ils l'appelèrent « *Malus praecox* » = pommier précoce, parce que la floraison est chaque printemps menacée par le gel. (Rien n'a changé sous les bises du Nord en avril).

Les migrations, ces grands brassages des peuples, ouvrirent à l'abricot, par les Maures, les portes de l'Espagne et de la France. De France, il allait donc entrer en Suisse le plus simplement du monde et se trouver chez lui dans ce jardin rhodanien.

Au dire de vieux valaisans, ce seraient les soldats-mercenaires qui auraient apporté les premiers noyaux d'abricots, avec lesquels ils obtinrent les premiers sauvageons d'abricotier.

Après la légende et l'article qui précèdent, nous arrivons dans le domaine de la certitude concernant l'introduction en Valais des abricotiers greffés de diverses variétés.

En 1886, encore un Français, Joseph Sablier originaire de Rive de Gier, région proche de Lyon, achetait au lieu dit « Les Iles du Fonds », terres de Saxon, les portions bourgeoisiales de Dame Anne-Marie Volluz veuve d'Etienne, selon cadastre de Saxon. L'acquéreur y établit un jardin-fruitier et y construisit sa maison, devenue propriété de mon père dès 1907. Il importa de la région lyonnaise toutes les variétés cultivées à cette époque :

Luizet, fruit de bonne grandeur, parfumé, savoureux, doré, lavé de rouge à l'insolation, assez ferme, supportant bien le transport. Reste la variété la plus cultivée en Valais ;

Rosé, fruit de grandeur moyenne, le plus fin, le plus délicat des abricots, noyau libre, le plus apprécié pour la confiserie et les fines confitures. Arbre peu vigoureux, de faible rapport, cultivé par amateurs. Cette variété se trouve rarement sur le marché.

Paviot, gros à très gros fruit tardif, belle variété, un peu délicate pour le transport ;

Bourbon, fruit assez gros, peu parfumé, maturation irrégulière, souvent fendu par la pluie. (abandonné) ;

Monplaisir, fruit jaune-pâle, plutôt petit, supporte mal le transport. (abandonné) ;

Abricot-Pêche, gros fruit, toujours tavelé. (abandonné).

Ce pionnier de la culture fruitière avait également planté les bonnes variétés de poiriers, pommiers, pruniers, dont une partie **honore encore** aujourd'hui la terre valaisanne.

Ainsi que Lagaz, Sablier cultiva également les premières asperges en Valais. Ce fin et apprécié légume printanier se plaît particulièrement dans les terres d'alluvions du Rhône. Les asperges croissaient déjà spontanément, à l'état sauvage, dans les dunes de sable ammoncelé par la bise. (On raconte qu'un homme ruiné aux jeux, voulant en finir avec la vie, se dirigeait vers le Rhône. Chemin faisant, son attention fut retenue par les fines verdure de ces belles asperges sauvages. Il réfléchit, revint sur ses pas, persuadé que la culture de l'asperge lui redonnerait une situation).

Sablier clôtura sa propriété d'une haie d'épine-vinette dont les fruits achetés par la Fabrique de conserves de la plaine du Rhône, créée en 1885/86, servaient de colorant pour gelées et confitures.

Sa maison fut la première de la région couverte de tuiles rouges importées de Châlon-sur-Saône (elles y sont encore et en bon état, en cette année 1961). A cause de la couleur rouge des tuiles, loin à la ronde, on appelait ce bâtiment « la maison rouge ». Son propriétaire eût pu, comme dans un château-fort, avoir à sa disposition tout le nécessaire. Sous ce toit étaient réunis, l'habitation, la grange, l'écurie ; de l'intérieur par des trappes on accédait soit aux écuries, soit au sous-sol, où se trouvaient le four à pain, les caves et la pompe à eau, venue elle aussi de Charleville. Comme dans les fermes de la campagne française, la chaîne à la porte d'entrée offrait plus de sécurité qu'une serrure à clef. Pour la rentrée des récoltes de larges portes, d'accès facile, s'ouvraient au niveau du sol.

Comment cet homme prit-il contact avec Saxon ? Au dire des anciens qui l'ont connu, il vint travailler au Casino, les dernières années du temps glorieux des jeux de hasard, fermés en décembre 1877. Il y demeura et planta sur le coteau, en Fortune, des abricotiers greffés. Voici plus de précision : sa petite-fille, mademoiselle Jeanne Sablier à Lyon, nous écrivait dernièrement : « Mon grand-père allat d'abord se fixer à Genève, delà il trouva une situation à Saxon, prospère par l'hôtel et les jeux. Dans la région de Rive de Gier et Givor, il y a de grandes plantations d'abricotiers. Grand-père eut l'idée d'introduire cet arbre en Valais, le terrain, le climat lui semblaient propices. Il ne

s'était pas trompé. J'ai toujours entendu dire, chez nous, que les premiers abricotiers, mon grand-père les allait chercher à Ecully, grande banlieue lyonnaise, pour les planter, soit dans votre propriété, puis en Fortune ».

Ainsi, il créa deux autres domaines à Saxon, l'un près du Rhône, l'autre en Fortune, qui fut le dernier vendu par les héritiers, avec combien de regrets, en 1918, aux dire de mademoiselle Sablier. Par son initiative, Sablier a fait passer l'abricotier, de culture d'amateur à la culture commerciale. Son entreprise était audacieuse, car la plaine était encore marécageuse ; mais il avait trouvé cette analogie entre le sol lyonnais, son climat et la région du Haut-Rhône. C'est ainsi qu'il a fait naître l'essor de la contrée, continué par les cultivateurs.

Au rang de pionnier du progrès arboricole en Valais, citons également et principalement Bollin, originaire du Grand-duché de Bade. Voici ce que nous disait récemment, son fils Ernest, né en 1885 : « Mon père est venu à Saxon à la même époque que Sablier, comme jardinier, chez Joseph Fama, propriétaire des établissements de bains et de jeux. En 1880, il acheta des terrain vaques, couverts d'épines blanches, les fit défoncer par des gens du pays. (Les journées d'ouvriers se payaient alors à raison de Fr. 1.50, sans supplément d'aucune sorte). Ensuite, il commença à faire de la pépinière, avec des sauvageons importés du Département de l'Ain, fit venir des variétés d'abricotiers, pour s'approvisionner en greffons et pour la revente. A partir de 1885, mon père donna des cours de taille et des conférences qui contribuèrent beaucoup au développement de l'arboriculture dans la région ». C'était un chercheur, ayant l'amour de son métier. A l'Exposition de Genève, en 1896, il présenta 120 variétés de pommes, 200 de poires et, en 1901, obtint une médaille de vermeil au Congrès pomologique de Genève. Bollin créa ce premier beau domaine « La Printanière » devenu propriété de M. Chevalley puis de M. Neury-Chevalley, distingué et estimé professeur à l'École d'Agriculture de Châteauneuf, qui ont à leur tour continué l'œuvre exemplaire entreprise par les premiers pionniers.

Les pouvoirs publics, sous la dynamique activité de M. le Conseiller d'Etat Troillet, ont, dès le début du présent siècle, favorisé l'extension des cultures en épaulant le courage des Valaisans inlassables dans leur lutte contre les éléments, par des initiatives d'assainissement de cette plaine marécageuse, pour y constituer le plus beau verger de la Suisse.

Entrez en Valais au premier printemps, lors du départ de la végétation, fin mars début avril, au moment de la floraison des abricotiers ! Vous serez placés dans un décor féérique ; les abricotiers ayant cette

particularité, d'avoir les rameaux couverts de fleurs et point encore de feuille. Cette féerie monte du Rhône, sur sa rive gauche, jusqu'à l'altitude de 1000 m. Les coteaux de Charrat-Saxon-Riddes, orientés vers le Nord, sont favorables à sa fructification, car dès septembre, les heures d'insolation étant beaucoup plus réduites que sur la rive droite du Rhône la végétation s'arrête assez tôt pour empêcher, avant l'hiver, un développement exagéré des bourgeons à fruits qui, étant trop gonflés, ne supporteraient pas des températures inférieures à moins 12° centigrades.

Ainsi l'abricotier reste l'arbre délicat. Il se trouve dans notre région, à la limite extrême de son habitat ; sa vie est de courte durée, 20 à 30 ans en moyenne, souvent moins encore. Dans les meilleures conditions, quelques arbres arrivent à l'âge de 40 et parfois même 50 ans, mais ce sont là des exceptions. Etant de constitution fragile et délicate, l'abricotier nécessite des soins réguliers de taille, de fumure, de labours du sol, de défense contre les maladies (moniliose, tavelure) et les parasites (cochenilles, cheimatobies, carpocapse). Des champignons microscopiques du genre *Valsa* les attaquent et les font périr. Ils ont été étudiés par le Dr Gérard Défago dans une thèse de doctorat sous la direction du professeur Gäumann de l'Ecole polytechnique fédérale. Ces recherches longues et minutieuses, ont été entreprises pour déterminer les espèces, pour les cultiver, afin d'établir leur genre de vie, la manière dont ils attaquent les abricotiers et les dégâts qu'ils causent en Valais et aussi en France. Il indique d'utiles précautions à prendre pour restreindre les dégâts. Un résumé de ce travail a été publié dans le *Bulletin de la Murithienne* en 1935. Mentionnons aussi : l'apoplexie causée par l'application de fumures tardives à forte teneur d'azote qui entretient l'activité cellulaire de la végétation jusqu'à une époque trop tardive à l'automne. Les cellules, gorgées de sève, éclatent sous l'action des pointes de froid de l'hiver. Au moment du débourrement au printemps, l'abricotier fleurit encore, puis meurt. Tant de sollicitude et d'attentions sont parfois prodiguées en vain, car une nuit trop froide au printemps, une pluie d'orage intempestive, un soleil d'été trop hésitant ou persistant peuvent anéantir ou compromettre la récolte attendue. Dans l'état actuel des cultures d'abricotiers, si l'année est favorable, la production du Valais peut atteindre 8 à 9 millions de kilos d'abricots, arrivant sur les marchés, dès le 20 juillet au 15 août, avec pointes d'apports au début d'août. Etant donné que la Suisse en consomme 12 à 14 millions de kilos, nous nous plaisons à espérer que les abricots du Valais seront bien accueillis et qu'ils trouveront une vente satisfaisante.